

FESTIVAL DE CANNES

L'Italie triomphe à Cannes

Le dimanche 20 mai, le Festival de Cannes, à travers la présidente du jury Liv Ullman, a déclaré Nanni Moretti grand vainqueur de sa 54e édition. Un prix sans surprise à l'image de ce que fut la manifestation.

Comme le film primé est déjà sorti en salle, le public luxembourgeois a l'avantage de pouvoir juger par lui-même si la Palme d'Or est amplement méritée, même si la comparaison avec d'autres films de la sélection officielle est difficile puisqu'ils ne sortiront qu'en automne. Certes, Nanni Moretti a réussi à émouvoir la Croisette avec son histoire de deuil familial. Mais en d'autres lieux, en d'autres temps, "La Chambre du Fils" n'aurait probablement pas obtenu la récompense suprême car ce film n'est ni meilleur ni pire que les autres concurrents. En écrivant cela, on ne peut s'empêcher de penser à "La Chambre des Officiers" basée sur des faits réels.

Tiré du roman de Marc Du gain et porté à l'écran par François Dupeyron le film retrace l'histoire et les moments pénibles des "gueules cassées" durant la première guerre mondiale. Il a été, hélas, l'oublié du palmarès. Si nous nous transposions dans le milieu du foot, on attribuerait la défaite du "favoris" à un manque d'expérience. Dans ce cas précis, on peut dire que Nanni Moretti a été plus malin que François Dupeyron. Déjà en 1993 il avait réussi à sédui-

re une partie du jury avec "Journal Intime" alors que son film reposait principalement sur une musique d'enfer. Et, dans le cinéma, si la musique est bonne, le film a de grandes chances de faire mouche. Avec "La Chambre du Fils", il intègre une scène émouvante, reste pudique et simple en allant droit au but tout en étant caricatural pour terminer sur la plus haute marche du podium. Mais la scène émouvante est telle, que la presse et le jury sont tombés dans "le piège". Chez François Dupeyron, l'émotion est moins forte parce que répartie sur tout le film. Dans le meilleur des cas, le jury aurait dû annoncer un ex aequo mais le choix a été visiblement difficile car aucun film de la sélection ne sortait vraiment du lot.

Un palmarès politiquement correct

De tous les prix distribués ce dimanche, un seul n'a pas suscité de polémique. Il s'agit du prix du scénario attribué à Danis Tanovic pour "No Man's Land" qui retrace le conflit en ex-Yougoslavie. Pour le reste, même si certains ont été déçus de ne pas voir primer des films comme "Va Savoir"

de Jacques Rivette, "Khandar" de Mossen Makhmalbaf ou "The Pledge" de Sean Penn, le palmarès a été en grande partie logique. Que David Lynch et les frères Coen obtiennent le prix de la mise en scène est une décision politiquement correcte car il était temps que le Festival de Cannes se réconcilie avec le cinéma américain. En revanche, on a du mal à croire que le jury ait attribué le Grand Prix à Michael Haneke pour "La Pianiste" sans toutefois refuser le prix d'interprétation féminine à Isabelle Huppert, en compétition avec

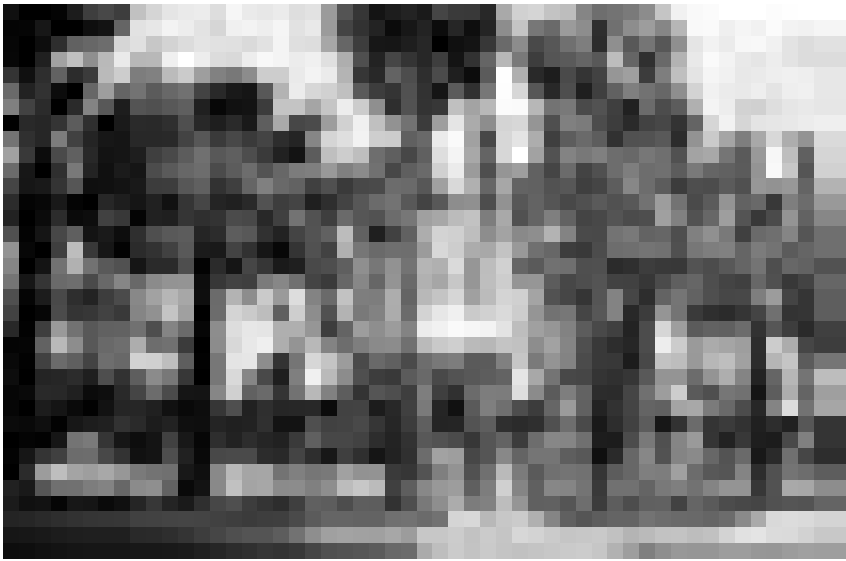
Jeanne Bilibar pour "Va Savoir", et le prix d'interprétation masculine pour son partenaire le tout jeune Benoît Magimel, même si Michel Piccoli pour le film de Manuel De Oliveira "Je rentre à la maison" était bouleversant. Mais nous avons évité le pire car durant l'après-midi du palmarès, certains bruits couraient stipulant que Liv Ullman avait défendu corps et âme le film de Michael Haneke afin que ce dernier obtienne la Palme d'Or !

Quant aux prix de la meilleure technique, il a été attribué ex æquo à Hou Hsiao-Hsien pour "Millennium Mambo" et à Tsai Ming-Liang pour "Et là-bas, quelle heure est-il?". Décision surprenante que ce prix n'ait pas été attribué au

dessin animé "Shrek".

De toute manière, les choix que font le jury n'engagent qu'eux et les débats ont dû être difficiles tant la sélection était moyenne. Une chose est certaine, le public aura le dernier mot et les films qui se sont retrouvés au palmarès risquent fort bien de ne pas se retrouver en haut du box-office.

**Thibaut Demeyer et
Brigitte Lepage**



Devant l'hôtel Carlton: peu de fans pour un palmarès "politiquement correct".

THEATER

Stroh unterm Hut

Am 29. Mai wird Bertolt Brechts "Die heilige Johanna der Schlachthöfe" in der Escher Kulturfabrik als Singspiel aufgeführt.

Obwohl Bertolt Brecht (1898-1956) noch immer ein oft gespielter Theaterautor ist und seine "Dreigroschenoper" zu den am häufigsten zitierten Stücken der deutschen Theaterliteratur zählt, lässt das Interesse an Brechts Bühnenstücken nach. In seiner kürzlich erschienenen Essaysammlung über Brecht meinte der Buchkritiker Marcel Reich-Ranicki, Brecht sei in seinen Stücken allzu vordergründig Pädagoge gewesen, der "die

Leser und die Zuschauer sehend" habe machen wollen. Und er schreibt: "Nicht der Dichter, nicht der große Führer hat sich überlebt, wohl aber der unermüdliche Lehrmeister, der uns den revolutionären Weg zur Erlösung führen wollte (...)."

Brecht schrieb "Die heilige Johanna der Schlachthöfe" zwischen 1929 und 1932. Er hatte gerade Marx entdeckt und in der ihm eigentümlichen

Egozentrik notiert: "Als ich (...) Marx las, verstand ich meine Stücke." Ganz in diesem Sinne ist seine "Johanna" eine ebenso heftige wie berechtigte Kritik an der "Ausbeutung des Menschen durch den Menschen", beispielhaft vorgeführt an den Zuständen in den Schlachthöfen von Chicago. Johannas Mahnrufe an die Ausbeuter, Menschlichkeit und christliche Nächstenliebe walten zu lassen, wirken sich zum Nachteil der streikenden Arbeiterschaft aus.

Am Ende wird die Wortführerin der "Schwarzen Strohhüte", wie sich ihre der Heilsarmee nachempfundene Organisation nennt, zu der Einsicht

kommen: "Aber ihr lernt das Kämpfen und erfahrt, dass es nur durch Gewalt geht, und wenn ihr es selber macht". Das Stück ist also auch eine offene Absage an soziale Reformen: Nur die Beseitigung des für die sozialen Missstände verantwortlichen Systems kann auch Ausgrenzung und Armut beseitigen. "Die Armut betrachtete er misstrauisch", schrieb Reich-Ranicki, und er zitiert eine Tagebucheintragung Brechts nach einer flüchtigen Bekanntschaft mit einer Frau: "(...) aber sie riecht nach einem armen Mädchen, und ich schicke sie heim." Zumindest auf der Bühne aber wirkt Brechts Empörung authentisch.

"Sprachschönheiten"

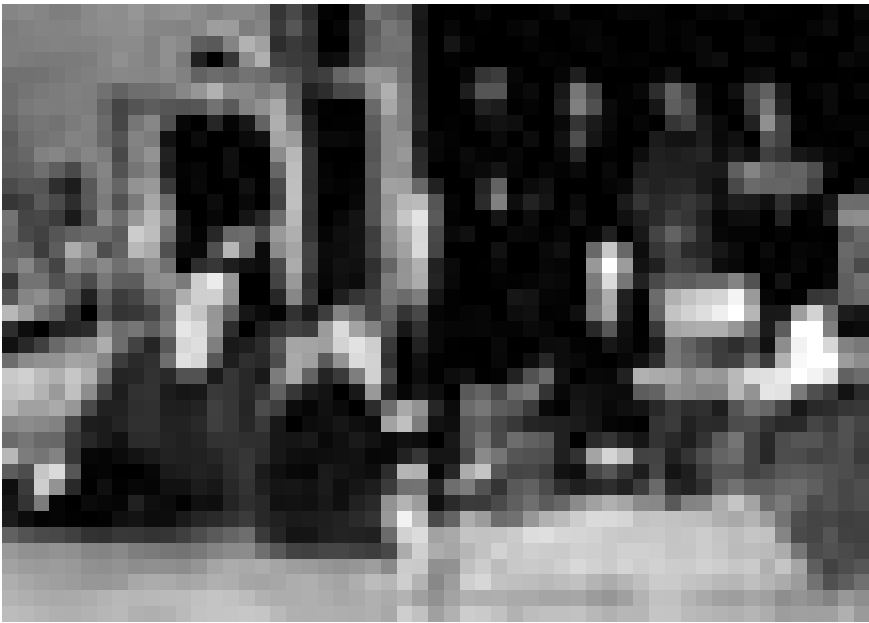
Victor Fenigstein, der die Musik zu der "heiligen Johanna" komponierte, verweist zu Recht auf die "gewaltigen sprachlichen Schönheiten", die das Stück auszeichnen. Brecht parodiert die deutschen Klassiker (u.a. Schiller und Goethe) virtuos und ist in seinem Text zweideutiger, als das viele seiner Anhänger wahrhaben wollen. Wen mag Brecht wohl gemeint haben, als er die "Strohhüte" deklamieren ließ: "Das Unrecht dieser Welt kann nicht bestehen,

wenn alle mit uns kommen und marschieren"?

"Die heilige Johanna der Schlachthöfe" unter der Regie von Frank Hoffmann wird am 29., 30. und 31. Mai in einer Koproduktion des Théâtre National du Luxembourg und der Hochschule für Musik und Theater Bern-Biel in der Escher Kulturfabrik aufgeführt.

Jhos Levy

Zum Weiterlesen: Marcel Reich-Ranicki: Ungeheuer oben - über Bertolt Brecht, Aufbau-Tb 2001, 160 S., 360 LUF, Werner Hecht (Hg.): Bertolt Brecht - sein Leben in Bildern und Texten, Suhrkamp 2000, 350 S., 900 LUF. Bertolt Brechts "Stücke in einem Band" und seine "Gedichte in einem Band" sind beide bei Suhrkamp erschienen.



Brecht übt Kritik an der "Ausbeutung des Menschen durch den Menschen" in "Die Heilige Johanna der Schlachthöfe".